

Des brebis et des boucs : surprises, jugement et solidarité

Une méditation de Matthieu 25.31-46¹

1. Introduction

Lorsque l'on arrive à la fin du chapitre 25 du premier évangile, on en sait déjà beaucoup sur ce que Matthieu l'évangéliste a voulu nous transmettre de la vie, du ministère et du message de Jésus. Si l'on suppose que la lecture est un acte linéaire, ce qu'elle est probablement, au moins entre autres choses, on peut dire que le lecteur a acquis des connaissances qu'il va pouvoir mettre à profit pour lire ce qui constitue l'aboutissement du récit matthéen : la passion – condamnation, mort et résurrection du Christ.

Mais avant d'entrer dans la passion, il faut venir à bout de la lecture du dernier des cinq grands discours de l'évangile de Matthieu : celui des avertissements derniers, qui regroupe les chapitres 23-25 ou 24-25. Le premier discours, le Sermon sur la montagne (SM), s'était ouvert sur des béatitudes (« heureux »), le dernier² s'ouvre sur des « malheurs » et s'achève sur un grand tableau de jugement. Il n'est d'ailleurs pas inhabituel que les discours de Jésus s'achèvent par l'évocation de « l'échéance eschatologique³ ». En fait, même si c'était plus brièvement, tous les

¹. À l'origine contribution au colloque tenu à la Faculté les 23 et 24 mars 2007 sur le thème « La pauvreté : fondements bibliques et théologiques pour une action chrétienne ».

². Si on le fait commencer au chapitre 23.

³. L'expression est de Daniel MARGUERAT, *Le jugement dans l'Évangile de Matthieu*, Le monde de la Bible 6, Genève, Labor et Fides, 1995, 2^e éd. augmentée, p. 171. « Chaque section d'enseignement s'achève par des scènes dépeignant la récompense d'un fidèle engagement de disciple et le châtement de l'infidélité (7.15-27 ; 10.32-42 ; 13.47-50 ; 18.21-35 ; 25.31-46) » (W. CARTER, « Community Definition and Matthew's Gospel », *Society of Biblical Literature 1997 Seminar Papers*, Society of Biblical Literature Seminar Papers Series 36, Atlanta, Scholars Press, 1997, p. 653-654).

précédents discours de Jésus s'étaient achevés par une mention du jugement. Au chapitre 7, à la fin du SM, le Seigneur mettait au cœur du verdict dernier la volonté du Père céleste, chassant loin de lui ceux qui s'étaient contentés de l'usage du nom, « Seigneur, Seigneur », aussi glorieux soit-il (7.21-23)⁴. Au chapitre 10, il avait promis une récompense éternelle à ceux qui accueillent « un prophète en sa qualité de prophète », ou « un juste en sa qualité de juste », ou qui donnent « à boire ne serait-ce qu'une coupe d'eau fraîche à l'un de ces petits en sa qualité de disciple » (10.40-42). Au chapitre 13, Jésus s'était fait plus précis encore, évoquant la « fin du monde », la « fournaise ardente », l'éclat du soleil dans le Royaume du Père, et les anges séparateurs, qui distingueront les mauvais des justes (13.36-43,47-50). Au chapitre 18, il avait enfin évoqué, par une parabole, le châtement du bourreau pour ceux qui refusent d'entrer pleinement dans la miséricorde divine.

2. Le tableau eschatologique du chapitre 25

Nous en arrivons donc à la fin du chapitre 25, avec un texte qui a des traits de parabole (un roi, un berger, des brebis et des chèvres) mais qui n'en a pas les marqueurs formels habituels. Et qu'il nous faudra donc plutôt lire comme une scène descriptive, qui fait largement usage de l'image et de la comparaison.

Dans ce grand tableau en deux volets, droite et gauche, plusieurs fils viennent se nouer, et des personnages déjà connus entrent sur le devant de la scène.

- Le Fils de l'homme vient en premier. La première fois où l'on avait entendu parler de lui, c'était pour dire qu'il n'avait pas d'endroit où reposer sa tête (8.20). Qu'il était comme l'un de ces étrangers qui n'ont pas de « chez eux ». Là, il vient dans sa gloire, avec tous les anges. Mais avant, on le sait, avant qu'il vienne s'asseoir sur le trône de gloire qui lui revient, le Fils de l'homme doit être livré pour être crucifié. Il sera trahi et renié, abandonné de tous. On le verra nu, puis vêtu du manteau écarlate du sarcasme, puis à nouveau dévêtu, pendant que d'autres se partageront sa tunique (27.28,35) ; pour seule boisson, on lui donnera du vin mêlé de fiel et du vin aigre (27.34,48). Mais ici, sa gloire éclate : il est le roi-berger qui vient *dans sa gloire* (v. 31a) et qui s'assied sur le trône *de sa gloire* (v. 31b).

- Les nations sont là aussi, toutes les nations (v. 32), elles dont l'attitude à l'égard du Fils de l'homme défie la logique : de la foi sans égale du centurion de Capernaüm (8.5-13) à la supplication – va-t-en ! – des habitants de Gadara (8.28-34). De l'admirable foi de la femme cananéenne (15.21-28) au lavement des mains de Pilate le Romain (27.24). Toujours est-il que les nations n'ont cessé de croiser le chemin de

⁴ La déclaration venait d'ailleurs confirmer que le chemin était plus étroit qu'il y paraissait au premier abord.

Jésus et de ses disciples, que les occasions de témoignage n'ont jamais manquées (10.18) et que l'ordre missionnaire du chapitre 28 va bientôt envoyer les disciples vers « toutes les nations » (28.19).

- D'autres encore sont là : berger, roi, Père, justes, petits et autres.

Bref, il y a du monde sur la scène. On ne sait pas qui des anges du Fils de l'homme ou des nations sont les plus nombreux ; mais ça fait du monde. Les nations sont rassemblées devant le trône de gloire. En leur sein, le Christ effectue une œuvre de séparation. Nous, lecteurs de l'évangile, nous le savons, il ne nous appartient pas de séparer ; c'est bien à lui qu'il revient de le faire ; et il le fait. Même si c'est un rôle inhabituel – séparer – pour le berger, rôle d'autant plus inhabituel qu'il vient à l'instant de *rassembler* (*sunachthèsontai*⁵) devant lui les nations⁶. Cette séparation, ceci dit, n'apparaît pas comme une surprise. Elle était déjà perceptible, bien avant, dans la manière dont les nations et leurs représentants réagissaient au message du Fils de l'homme : par la foi ou par le rejet.

Cette œuvre de séparation dessine donc deux groupes, au sein des nations, deux groupes qui sont simplement caractérisés par leur position par rapport au trône glorieux. À droite et à gauche. À ces deux groupes, le Fils de l'homme parle. Lorsqu'il sépare, il est berger. Lorsqu'il parle, c'est en tant que roi.

3. Les paroles du Fils de l'homme

Ses paroles renvoient dans le passé. Elles renvoient les premiers, ceux qui sont à la droite du trône, aux temps primordiaux de la fondation du monde, là où le Père préparait pour eux le royaume de bénédiction qui leur revient en héritage.

Puis, par une accélération fulgurante, on passe des temps de la fondation du monde (cf. 13.35) à ce qui reste passé, mais qui est un passé beaucoup plus récent, le passé de nos souvenirs. Des souvenirs qui paraissent avoir disparu de la mémoire des intéressés – mais plus probablement encore ces derniers n'avaient-ils tout simplement pas interprété les événements concernés à la manière du Fils de l'homme. Car comment pourrait-on voir le Fils de l'homme affamé et lui donner à manger sans s'en souvenir ; le voir assoiffé et lui donner à boire sans s'en rappeler ; le voir étranger et le recueillir sans que cela ne laisse

⁵ Le verbe *sunagô*, ici à l'aoriste passif, fait partie du champ lexical de l'image du berger (Young S. CHAE, *Jesus as the Eschatological Davidic Shepherd. Studies in the Old Testament, Second Temple Judaism, and in the Gospel of Matthew*, Tübingen, Mohr Siebeck, 2006, p. 220-221).

⁶ Voir Éz 34.17-22, seule occurrence vétérotestamentaire de séparation entre bœufs et brebis.

aucune trace ; le voir nu et le vêtir sans que cela ne frappe notre mémoire ; le voir malade et le visiter sans le garder à l'esprit ; ou bien le visiter en prison sans que cela reste gravé dans nos cœurs.

Les deux groupes comprennent bien, d'ailleurs, que c'est une question de regard. Puisque tous deux répondent : « Seigneur, quand t'avons-nous vu ? »⁷.

Les scènes passées que le Fils de l'homme ramène à la mémoire des nations sont autant de scènes de ce qui est et de ce qui a d'ailleurs toujours été l'ordinaire de l'histoire humaine. Des gens qui ont faim, des gens qui ont soif, des étrangers, des misérables, des malades, des prisonniers. Ce qu'on pourrait appeler banalement des pauvres, des nécessiteux. Avec des besoins qui sont de l'ordre du *fondamental* : nourriture, vêtement, toit, relation⁸...

Ce qui suggère que même s'il s'agit de situations et d'actes qui relèvent du courant et du quotidien, c'est bien de questions fondamentales que l'on parle, et les gestes décrits inscrivent dans le quotidien des actes fondamentaux.

4. Droite – gauche

Le groupe de droite, ceux qui sont « bénis de mon Père », on l'apprend avec leur réaction (25.37), est celui des justes. Ces justes, je le note en passant, ne se contentent pas de savourer leur héritage. Mais ils s'interrogent. Une réaction qui n'est peut-être pas sans lien avec leur justice. « Seigneur, quand t'avons-nous vu ? » Ils s'interrogent même longuement, plus longuement encore que le second groupe.

Les justes sont apparemment des gens qui ont appliqué à la lettre ce commandement de Jésus : « Gardez-vous de pratiquer votre justice devant les gens, pour être vus par eux » (6.1). Devant les gens, en public, non, certainement pas. Les justes eux-mêmes n'y ont vu que du feu ! En tout cas, ils n'ont pas perçu la profondeur de la nature de leurs actes.

Le groupe de gauche est celui des maudits⁹. Leur situation nous projette à l'autre extrémité de la ligne du temps : jusqu'au feu éternel, préparé pour une cour angélique qui n'est pas celle du Fils de l'homme mais du diable : du diable et de ses anges.

⁷ Cf. le regard de Jésus en 8.14 ; 9.36 ; 14.14.

⁸ Voir Donald A. HAGNER, *Matthew 14-28*, WBC, Dallas, Word Books, 1995, p. 744.

⁹ C'est ici la seule occurrence du verbe *kataraomai* en Matthieu ; cf. Mc 11.21, à propos du figuier ; Lc 6.28, « bénissez ceux qui vous maudissent ».

5. Questions d'identité

Ce texte, vous le savez probablement, fait débat. L'identité de certaines des figures du récit est discutée. On se demande en particulier qui sont ces « plus petits » ? Ces affamés, assoiffés, étrangers, nus, malades, prisonniers, qui ont ou n'ont pas été nourris, vêtus ou visités. Je réponds, pour ma part, qu'ils sont des disciples de Jésus, ses frères au sein de cette famille spirituelle qui se constitue autour du Père céleste et du Fils qui est aussi frère ; on trouvera facilement des ouvrages et des articles défendant l'une ou l'autre position¹⁰... Mais quoi qu'il en soit de ce débat, ce sont bien à des figures de pauvreté qu'on a à faire, la pauvreté dans ses causes (maladie, isolement, oppression) et dans ses symptômes (manque, dénuement).

Pourquoi Jésus choisit-il de tels exemples ? Pourquoi ces six exemples successifs d'actes de bonté et de miséricorde ? Pourquoi les frères du Fils de l'homme, ceux-là mêmes auxquels il a choisi de s'identifier sur la terre, s'identifier au point qu'il puisse dire à leur sujet : *j'ai eu faim, j'ai eu soif, j'étais malade, j'étais en prison*, pourquoi ses frères sont-ils dans cette situation ? Pourquoi l'introduction d'un tel critère de compassion, de bonté, au cœur même du jugement dernier ?

6. Le Fils de l'homme souffrant

Le Fils de l'homme, redisons-le d'abord, n'est pas étranger à la souffrance décrite. Lui-même l'a portée, dans sa chair ; lui-même est sur le point d'être livré pour être crucifié. De plus, le Fils de l'homme l'a vue, cette souffrance, il n'a cessé de la croiser, de la rencontrer, cette misère, au cœur des foules, lassées, abattues (9.36 ; cf. 8.17), et jusque dans le cœur des hommes et des femmes croisés sur le chemin.

7. Une dignité partagée

Lorsqu'il dit son unité avec ses frères souffrants, ce n'est donc pas une adhésion distante, condescendante, paternaliste. C'est une vraie communion. La communion du Fils de l'homme et de ses frères, elle est dite en des termes très forts : « j'ai eu faim ». Non pas : « ils ont eu faim et j'ai souffert pour eux »,

¹⁰ Pour les arguments, voir par exemple Richard T. FRANCE, *Évangile de Matthieu*, vol.2, CEB, Vaux-sur-Seine, Édific, 2000, p. 167-172 ; pour la défense d'une position contraire, voir Samuel BÉNÉTREAU, « 'Ces plus petits de mes frères' : étude de Matthieu 25:31 à 46 », *Ichthus* 8, 1970, p. 21-27.

mais « *j'ai eu faim* ». Elle est affirmée, cette communion, par tout le poids de la solennité du « *amen, je vous le dit... c'est à moi que vous l'avez fait* ». Et notons le bien, c'est le Fils de l'homme glorieux qui dit : « *j'ai eu faim* », et qui fait ainsi le pont, en sa personne, entre la misère présente et l'héritage du royaume.

8. Et nous ?

Alors à la lecture de ce texte, je me demande, de quelle manière sommes-nous concernés par ces paroles ? Vu la foule universelle qui se trouve présente, nous devons bien nous trouver quelque part... Suis-je l'un de ces plus petits ? Suis-je l'un de ces justes ? Un mouton, une chèvre ? Suis-je au milieu des nations ? Il n'est pas très facile de se repérer, surtout qu'il pourrait bien arriver qu'on soit tour à tour l'un puis l'autre, par exemple juste et petit, et qu'il serait peut-être risqué de figer les catégories... Au chapitre 10, d'ailleurs, les justes n'étaient pas ceux qui venaient en aide mais ceux qui étaient accueillis, comme le sont les petits. Pour nous aider, peut-être, à nous repérer, je vous propose de retenir deux mots clés, qui n'épuisent aucunement le sens de ce texte mais qui nous serviront de conclusion.

(1) *Tout d'abord le mot « surprise »*. Si tous ceux qui parlent sont surpris de ce que dit Jésus – Seigneur quand t'avons-nous vu ? – ils n'ont pas l'air surpris que Jésus s'adresse à eux. Ils ne lui demandent pas : qui es-tu ? Et tous l'appellent Seigneur, comme nous le faisons. Nous n'avons donc pas de raison de nous exclure du lot. Qu'est-ce qui pourrait bien nous faire croire que dans ce discours d'avertissements des chapitres 23 à 25, Jésus ne s'adresse pas à son peuple ?

Les justes connaissent le Fils de l'homme, mais ils sont surpris. Ils sont surpris parce qu'ils n'avaient pas pris la mesure de la proximité du Christ et de ses frères souffrants¹¹. Ils n'avaient pas compris, ils n'avaient pas « réalisé ». Ils ont accueilli les disciples, ils seront donc accueillis¹², ce qui veut dire qu'ils sont aussi disciples. Mais leur cri de surprise : « Seigneur, quand t'avons-nous vu », doit rester dans nos mémoires pour y graver la profondeur de cette étonnante communion du Christ et de ses frères qui sont affamés, assoiffés, étrangers, nus, malades ou en prison.

(2) *Deuxièmement, le mot « dépendance »*. Dans cette affaire, les petits dépendent des justes¹³. Mais pourquoi ne pas le dire aussi, les justes dépendent

¹¹. Voir Élian CUVILLIER, « Justes et petits chez Matthieu », *Études théologiques et religieuses* 72, 1997/3, p. 361.

¹². *Ibid.*

¹³. CUVILLIER, *art. cit.*, p. 359 : « Il met en relation de dépendance les "plus petits" et les justes. »

des petits. Les petits, disciples de Jésus, porteurs de sa parole, qui se trouvent dans le dénuement à cause des risques de la mission ou simplement des circonstances¹⁴, sont sans autre défense que celle de l'aide des justes. Les justes, c'est-à-dire ceux qui font la volonté de Dieu, ont accueilli le Christ sous les traits des petits. Ce rapport de dépendance entre petits et justes a des conséquences éternelles. Il n'est pas envisageable qu'il soit rompu, que ceux qui, à un moment donné, sont en mesure de nourrir, d'accueillir, de visiter, cessent de le faire. Que ceux qui, à un moment donné, dans leur faiblesse, sont porteurs de la parole du royaume, cessent d'être entendus. On est là dans des actes fondamentaux, l'acte de la foi, d'abord, qui prend chez Matthieu la forme de l'accueil du porteur de la parole, mais aussi le geste fondamental d'une solidarité qui nous fait entrer dans la communion du Fils de l'homme et de ses frères souffrants.

Dans les deux cas, du côté des petits ou du côté des justes, il n'y a d'autre modèle que Jésus : Jésus petit, Fils de l'homme souffrant ; Jésus juste (27.19), qui voit, accueille, entre en relation, non seulement avec les foules mais aussi avec chacun : lépreux, étranger, malade (cf. ch. 8-9). Jésus est donc « des deux côtés ».

Finalement, s'il est essentiel de se situer par rapport au Christ, bien entendu, comme nous y invite ce texte et l'ensemble de l'évangile de Matthieu, la responsabilité qui nous est rappelée est plus large : ouvrir les yeux, pour pouvoir vivre dans toute la force de nos possibilités la solidarité de la communion chrétienne, et agir selon la volonté éternellement bienveillante de Dieu. Pour que le Fils de l'homme, si un jour ses questions nous surprennent, ne nous dise pas : « vous ne l'avez pas fait ».

Christophe PAYA

¹⁴ Le contexte est moins spécifiquement missionnaire que celui du chapitre 10 (CHAE, *op. cit.*, p. 229) et les maux évoqués paraissent avoir été universalisés (voir en particulier la maladie).